

Juillet

Il y a quelque chose de mouillé dans la  
prononciation du mot

Quelque chose comme de l'hypocrisie

D'ailleurs

Il cache des bribes d'automne

Déguisés en petits orages

Qui brutalement

Fouettent les frênes

Gorgent la terre

Puis tout à coup

S'évaporent

On sourit parce que

Le vent s'est tu

Parce que ça chauffe

Parce que ça fume

On se reprend à croire à l'amour

Quand soudain l'air s'agite

Le ciel noircit

C'est reparti

La nature est folle  
Et prodigue  
Elle a jeté entre les arbres un essaim  
De taons  
Qui tourbillonnent dans le rayon de soleil qui  
les a jetés hors de l'œuf

Avec pour seule idée fixe  
Manger  
Vite

Un seul m'a piqué  
Les autres vont périr  
Gaspillage

Je l'ai écrasé  
Sans le moindre remords  
Malgré la merveilleuse complexité qui l'anime

papillons  
clins d'œil  
en double spirale  
deux fleurs blanches  
s'élèvent en colonne tourbillonnante

noces

Il est assis sur le temps qui passe

À écouter le bruit des organes de la terre

À poser les yeux sur la clairière au doux  
pelage roux

À les laisser couler sur les frissons du dos du  
sol

Que fait-il là à simplement vivre

À écouter les bruits de son corps à lui

À tenter une harmonie avec ceux

Qui vibrent doucement ici

Sous le tronc couché où il a posé le cul

Comme un capteur ?

midi  
sous le soleil  
il n'y a plus rien  
que la lumière  
le vert  
la paix  
et le silence

et ce jeune oiseau  
déjà condamné  
qui faute de queue se traîne mort de trouille  
dans la poussière du chemin

derrière son masque idyllique  
le monde est épouvante

Contrairement aux mammifères  
C'est en été  
Que la terre  
Étoffe sa fourrure  
Je crapahute comme un pou dans ce vert  
épinard

Et me prend  
La lassitude  
L'enfermement  
Je me couche et me colle la mère au dos  
Je m'évade par le seul espace disponible  
Le grand bleu faïencé  
Cette fausse surface  
Qui donne l'illusion d'un monde clos  
Alors qu'elle nous masque le rien  
L'infini  
L'inconcevable univers